

PIERRE SAUREL

La fatale distraction



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 082

La fatale distraction

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 353 : version 1.0

La fatale distraction

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

IXE-13 avait failli, à cause de ses distractions, presque incompréhensibles, faire échouer sa dernière mission.

En effet, nous nous souvenons qu'on l'avait envoyé en France dans le village de R...

IXE-13 avait pour mission de rapporter en Angleterre un simple livre rouge, rédigé par un patriote français, un infirme.

Ce livre contenait les noms de tous ceux qui avaient plus ou moins trahi la France.

L'infirmes avait pris tous les renseignements sur ces traîtres, et tout était inscrit avec précision dans ce cahier rouge.

Mais après la mort de l'infirmes, le livre rouge demeurait introuvable.

Peut-être quelques Français l'avaient-ils pris ?

Et comme nous l'avons vu lors de notre

dernier chapitre, IXE-13 avait trouvé le fameux livre, non sans quelques difficultés.

Il avait été assisté dans sa tâche, par sa fiancée, l'espionne T-4, que nous connaissons mieux sous son vrai nom, Gisèle Tubœuf.

Marius Lamouche, le Marseillais, et son amie, la colosse Francine Dermont étaient déjà à R... depuis quelque temps.

C'étaient eux qui tenaient l'auberge du village sous les pseudonymes de Monsieur et Madame Olive Farmont.

Mais comme la mission d'IXE-13 allait prendre fin, c'est là qu'arrivera la fameuse distraction.

IXE-13 et Gisèle, poursuivis par les nazis, allaient rejoindre un avion allié qui devait les prendre à son bord.

Lorsqu'il vit arriver l'avion, en pleine nuit, IXE-13 n'hésita pas à enlever son gilet et sa chemise.

Se servant de sa chemise blanche, il fit des signaux à l'aviateur qui atterrit juste à temps.

Et ce ne fut qu'une fois rendu dans l'avion, qu'IXE-13 s'aperçut que le fameux livre rouge était resté là, dans sa poche de gilet, sur le terrain de golf où avait atterri l'avion.

IXE-13 se mit en communication avec ses chefs, en Angleterre.

Heureusement, Marius était encore en France.

De plus, il avait un poste télégraphique pouvant communiquer avec les Anglais.

Ces derniers envoyèrent un message, expliquant au brave Marseillais ce qui était arrivé.

Et quelques heures plus tard, la réponse arrivait.

Marius avait trouvé le fameux livre dans la poche du gilet d'IXE-13, sur le terrain de golf.

– Ouf... il l'a trouvé.

Sir Arthur, le chef des espions alliés, s'approcha de lui.

– IXE-13, vous êtes chanceux, dit-il.

– Comment cela ?

– C'eut été une erreur impardonnable sans ce livre rouge, plus d'une vingtaine de criminels seraient demeurés impunis.

– Je sais, Sir... aussi, jamais je ne me pardonnerai...

– N'en parlons plus. C'est fini. Vous avez fait assez d'ouvrage, accompli tellement de missions, que nous pouvons passer outre à cette affaire. C'est fini, répéta Sir Arthur.

– Non, dit IXE-13.

– Comment cela ?

– Pour moi, ce n'est pas fini.

– Que voulez-vous dire ?

– Il va falloir que Marius revienne de là-bas ?

– Mais oui.

Le grand chef expliqua :

– Je vais envoyer le même pilote qui est allé vous chercher. Nous ferons parvenir un message à Marius qui sera prêt à revenir ici avec Francine.

– Eh bien, non, Sir.

– Quoi ?

– C’est moi qui veux aller chercher Marius.

Sir Arthur se redressa :

– Écoutez, IXE-13, je suis votre chef, et aucun espion ne doit me donner des ordres.

– Excusez-moi, Sir....

L’espion bégaya :

– Je pensais... c’est-à-dire... J’aurais tellement voulu terminer cette mission moi-même.

– En ce qui vous concerne, IXE-13, cette mission est entièrement terminée.

– Mais...

– Vous aviez eu pour mission d’aller chercher ce livre. Vous l’avez trouvé et l’avez remis entre les mains d’une de nos espionnes, Francine Dermont, voilà.

IXE-13 baissa la tête.

– Parfait, Sir... puisque ce sont vos ordres.

Il y mit un très long silence.

Puis, Sir Arthur reprit :

– Vous avez votre permis pour piloter un avion ?

IXE-13 eut une espérance.

– Mais oui, Sir.

– Eh bien, remarquez bien que je vais faire une exception pour cette fois-ci.

– Oh merci !

– Ne me remerciez pas trop !

Sir Arthur parlait encore assez sèchement.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai un peu peur... à cause de votre fuite éperdue...

– Ah !

– Les Allemands ne seront pas sans se douter que vous deviez avoir quelques amis dans le pays.

– Oh, ils pourront chercher longtemps avant de jeter leurs soupçons sur Marius et Francine.

– Peut-être, mais ils surveilleront les terrains près de R... où les avions peuvent atterrir.

– C’est vrai.

– Comme il ne faut pas, non plus, laisser Marius là, éternellement, nous devons l’envoyer chercher, surtout à cause du livre rouge...

IXE-13 réfléchit, puis dit :

– J’ai une idée, Sir.

– Quoi ?

– Pourquoi ne pas faire acheter l’auberge par des Français, certains de nos amis ? Marius et Francine pourraient alors entrer en France occupée sans être inquiétés et de là nous pourrions aller les prendre plus facilement.

– J’y ai pensé.

– Et puis ?

– C’est impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu’encore une fois, nous risquerions d’éveiller les soupçons. Les Allemands savent fort bien qu’un type ne revend pas une auberge, juste comme il vient de l’acheter, et de plus, Francine et Marius font deux bons aubergistes.

– Je sais, Sir.

– Alors, encore une fois, il n’y a qu’une chose à faire. Allez les chercher à R....

– Très bien, Sir, je suis prêt à accomplir cette mission.

– Vous partirez seul.

Gisèle se leva :

– Mais...

– Dans une tâche comme celle-ci, mademoiselle Gisèle, un pilote est toujours mieux seul en avion. D’ailleurs, IXE-13 ne partira que pour une journée.

– Je suis à vos ordres, Sir.

Enfin, Sir Arthur sourit :

– Merci, T-4. Vous en profiterez pour vous reposer, je sais que de ce temps-là, vous avez traversé des émotions assez fortes, la mort de votre mère, votre mariage manqué.

IXE-13 et Gisèle ouvrirent de grands yeux.

– Comment, vous savez, Sir ?

– Oui, et c’est pour cela que j’excuse un peu votre faiblesse.

– Non, je ne suis pas excusable, Sir, reprit IXE-13.

– Mais avouez que vous n’avez pas travaillé avec la même ardeur, que vous n’avez pas pris les mêmes précautions qu’à l’habitude.

– Peut-être...

– Alors, IXE-13, pour l’instant, allez vous reposer, nous allons essayer de nous tenir en communication avec Francine Dermont, et nous vous aviserons de l’heure du départ.

– Très bien, merci, Sir.

IXE-13 allait sortir.

Sir Arthur le rappela :

– Tenez, enregistrez-vous à l’hôtel Barston sous ces noms-là.

Et il tendit des papiers à IXE-13.

– Parfait, Sir. À bientôt.

IXE-13 et Gisèle sortirent.

Notre héros fit signe à un taxi en maraude :

– Hôtel Barston, dit-il.

Une fois installé confortablement, sur la banquette arrière, il murmura :

– Sir Arthur n’a pas toujours l’air commode.

– Il est un peu... désappointé.

Mais elle ajouta aussitôt :

– Je suis sûre qu’il oubliera bien vite cet incident.

Pas avant que je sois de retour avec Marius, Francine et le fameux livre rouge.

*

Le télégraphiste fit signe aux officiers de se taire.

Il traduisait à mesure le message de Francine.

– Tout semble entré dans l’ordre... les officiers nazis ne sont pas venus enquêter ici... le livre est en sûreté... Attendrons vos ordres.

Tous se tournèrent vers Sir Arthur.

– Répondez-lui de se mettre en communication avec nous, ce soir, à minuit. Pas avant. Nous aurons probablement du nouveau.

Le télégraphiste transmet son message.

Dix minutes plus tard, les officiers se retiraient et Sir Arthur entra chez lui.

Le même soir, à minuit, le grand chef était aux côtés du télégraphiste.

À minuit et cinq, l'appareil se mit à fonctionner.

– Attendons vos ordres... sommes prêts à les exécuter.

– Allo ! Allo ! Londres appelle Francine Dermont.

– J'écoute.

– Demain soir, vers deux heures du matin, avion se déposera sur terrain golf, même endroit que l'autre jour. Soyez prêts à partir. N'oubliez pas le livre.

– Seront prêts... demain soir... deux heures du

matin... terrain de golf.

– Si quelque chose de spécial... mettez-vous en communication à sept heures, midi ou quatre heures de l'après-midi. Si rien de grave, pas de message.

– Entendu.

Le lendemain matin, IXE-13 se présentait au bureau.

Sir Arthur n'y était pas, ce fut un officier qui le reçut.

– J'ai un message pour vous, IXE-13.

– Bien, capitaine.

– Rapportez-vous ici, à quatre heures, cet après-midi.

– Savez-vous si je dois partir pour la France ?

– S'il n'y a pas de contretemps, vous partirez ce soir, pour arriver pour deux heures du matin là-bas.

– Qu'entendez-vous par contretemps ?

– C'est simple. Francine Dermont doit nous envoyer des messages à midi ou quatre heures. Si

tout va bien, il n'y aura aucun message.

– Ah bon, donc je serai ici cet après-midi à quatre heures.

Et IXE-13 fut exact au rendez-vous.

À quatre heures et demie, Francine n'avait pas encore envoyé de message.

La conclusion était simple.

Ils attendaient IXE-13.

– Tout va bien, fit Sir Arthur en se tournant vers son as espion. Vous partirez ce soir.

– À vos ordres, Sir.

*

Gisèle s'était rendue au terrain d'aviation.

Elle vit arriver son fiancé vêtu d'un gros gilet de cuir, d'un casque et des lunettes.

Son parachute au dos, il était prêt pour le départ.

– Les météorologistes affirment que la

température se maintiendra au beau. Donc, tout va pour le mieux, IXE-13.

Le Canadien monta dans l'avion après avoir embrassé sa fiancée.

Les moteurs grondèrent.

IXE-13 fit un dernier signe de la main.

Le puissant appareil s'ébranla, roula quelques secondes sur le sol, puis s'éleva dans les cieux.

*

Francine et Marius attendaient avec impatience l'heure du départ.

– Bonne mère, quand je pense que nous allons retrouver le patron aujourd'hui.

Mais Francine n'était pas aussi optimiste :

– Attends, nous ne sommes pas encore rendus là-bas.

– Oh, toi, tu vois toujours tout en noir.

– Mais non, Marius. Tu sais cependant que le

capitaine Offen Von Prohitch fait toujours enquête.

– Oui.

– Ils pourraient bien découvrir quelque chose.

– Pourquoi veux-tu qu’il découvre quelque chose, quand il n’a rien trouvé hier.

– En tout cas, j’ai hâte que nous soyons partis d’ici.

À minuit, ils fermèrent la porte de l’auberge.

Tous les clients étaient à leur chambre.

Marius et Francine montèrent à la leur.

C’était deux grands appartements qui communiquaient ensemble.

– Il faut emporter le moins de bagage possible.

– Bien.

– Nous sortirons par en arrière et prendrons le camion de l’auberge. Nous n’avons pas besoin de partir avant deux heures moins quart.

Ils finirent de préparer leurs valises, n’emportant que le plus strict nécessaire.

– Le livre rouge ? demanda Francine.

– Ne crains rien, il est en sûreté.

La jeune Canadienne se fâcha :

– Écoute, Marius Lamouche, tu vas me dire où tu as caché ce livre... depuis que nous l'avons en notre possession, tu n'as pas voulu me dire où tu l'as mis.

– Bon, bon, ne te fâche pas, la grosse.

Francine devint rouge :

– La grosse, la grosse, tu oses m'appeler la grosse.

– Bonne mère, tu ne vas pas essayer de me faire croire que tu es maigre.

Marius voulait le dernier mot.

Il décida donc de changer tout de suite la conversation, autrement ça risquait de s'éterniser inutilement.

– Je vais te montrer le livre.

– Non.

– Quoi ?

– Je ne veux pas le voir, tant que tu ne t’excuseras pas, tu n’as pas à m’appeler la grosse.

– Bon parfait, peuchère, tu sais, ça ne me fait rien, à moi... ce n’est pas moi qui ai demandé à le voir.

– Mais tu ne m’appelleras plus grosse ?

Marius hésita :

– Non, dit-il enfin.

Francine venait d’avoir encore le dernier mot.

– Bon, je te pardonne, je t’excuse, maintenant, montre-moi où tu as caché le livre.

– Mais remarque bien que je ne t’ai pas fait d’excuses.

– Puisque je te dis que c’est fini, je t’excuse, montre le livre.

– Tu vas voir.

Marius ouvrit son collet de chemise.

Il avait une petite chaîne dans le cou.

– Tiens, tu vois, le livre, je l’ai sur moi, au bout de cette chaîne. Hein, bonne mère, qu’est-ce

que tu en penses ?

– C’est une bonne cachette, et tu peux être certain de ne pas l’oublier, comme le patron.

– Pauvre patron, il devait bien être découragé.

– À qui le dis-tu ?

Mais l’heure avançait.

Il passait maintenant une heure et demie.

– Francine ?

– Oui ?

– C’est le temps je vais descendre les deux valises, nous partons dans cinq minutes.

– Bien.

Marius prit les valises et descendit l’escalier.

Il ouvrit la porte arrière.

La camionnette était dans la cour.

Quelques secondes plus tard, Francine rejoignait Marius.

Ils se dirigèrent en dehors de la ville, vers le terrain de golf.

Le Marseillais avait du temps devant lui, et

pouvait rouler assez lentement.

Il ne risquait pas, ainsi, d'éveiller l'attention des soldats qui patrouillaient la région.

– Enfin, ils arrivèrent au terrain de golf.

Marius dissimula le camion derrière une petite série d'arbres.

– D'ici, on ne pourra nous voir, et nous pourrons attendre tranquillement l'avion.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

Deux heures moins cinq... le pilote ne devrait pas tarder.

Marius ignorait que le pilote ne devait être nul autre que le patron.

– Francine demanda :

– Qu'est-ce qu'on va faire de la machine à coudre ?

– En effet, c'était sous la tête du moulin qu'était caché le poste télégraphique.

Marius répondit :

– Sir Arthur va sans doute s'en occuper. Il ne

laissera pas un appareil comme ça aux mains des nazis.

L'heure avançait lentement.

– Deux heures.

Instinctivement, Marius et Francine scrutèrent l'horizon.

Aucun appareil en vue.

Deux heures et cinq.

– Bonne mère... dans cinq minutes, nous serons peut-être loin d'ici.

– Oui !

Mais les aiguilles de la montre du Marseillais avançaient lentement.

– Deux heures et dix...

– Il est probablement retardé.

– Peut-être. Attendons, c'est la seule chose à faire.

Ce fut l'attente interminable dans la nuit.

À toutes minutes, Marius et Francine croyaient entendre le bruit d'un appareil.

Mais rien ne venait.

À deux heures et demie, ils commencèrent à s'inquiéter.

– Peuchère, qu'est-ce que nous allons faire ?

– Nous ferions peut-être mieux de retourner là-bas. Si on s'aperçoit de notre disparition en pleine nuit...

– Oui, mais si le pilote arrive...

– Eh bien, faisons une chose.

– Quoi ?

– Attendons jusqu'à trois heures. S'il n'est pas venu, je retournerai là-bas et me mettrai en communication avec nos supérieurs.

– C'est ça... attendons à trois heures.

Trois heures arriva et toujours pas d'avion... pas de pilote.

Qu'est-il donc arrivé à IXE-13 ?

Pourquoi n'est-il pas exact au rendez-vous ?

II

L'avion filait au dessus de la Manche.

IXE-13 regardait l'heure de temps à autre.

– Il faut que j'arrive juste à deux heures... pas une minute de plus, ni de moins.

IXE-13 approchait maintenant des côtes de la France. Soudain, il entendit comme un bruit de moteur.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il devait y avoir un avion tout près.

Sans hésiter, IXE-13 grimpa un peu plus haut, par dessus les nuages.

C'étaient peut-être des avions nazis.

Sir Arthur le lui avait dit :

– Évitez tout combat... songez à votre mission.

Tout à coup, IXE-13 vit venir des avions qui

s'avançaient vers lui.

Il reconnut aussitôt des appareils ennemis.

IXE-13 plongea :

– J'espère qu'ils ne m'ont pas vu.

Ils étaient au nombre de trois.

Mais notre héros se trompait :

Les nazis avaient aperçu son avion et avaient décidé d'engager le combat.

Trois contre un, ils se sentaient forts.

– Foncez dessus... il faut l'abattre.

Le combat était inévitable, IXE-13 le savait.

– Si seulement je pouvais retarder de quelques minutes. J'arriverais au-dessus de la France déjà libérée...

Mais les nazis eux ne voulaient pas attendre.

Grâce à une habile manœuvre, IXE-13 évita la première attaque.

Il se rapprochait de la France.

Une deuxième attaque se préparait.

Notre héros évita les deux premiers avions.

Mais comme le troisième allait tirer, IXE-13 n'attendit pas.

Les balles se mirent à pleuvoir.

Heureusement pour IXE-13, les dégâts n'étaient pas graves.

Mais l'appareil nazi perdit tout contrôle.

Une balle avait dû frapper le moteur.

L'avion ennemi piqua vers la terre.

– Je suis au-dessus de la France... si les Alliés peuvent venir à mon secours.

Les Allemands aussi le savaient.

Aussi se hâtaient-ils pour tâcher de descendre IXE-13.

Les deux avions ennemis avaient fait demi-tour et fonçaient vers IXE-13.

Le combat s'engagea à nouveau.

Un appareil ennemi descendit, mais en même temps, l'appareil du Canadien était touché.

Les moteurs ne tournaient plus.

Le feu semblait vouloir se propager à

l'appareil.

Le dernier avion ennemi s'avançait vers IXE-13 pour lui donner le coup de grâce.

– Eh bien, tant pis.

IXE-13 ouvrit la porte et décida de sauter, de se sauver en parachute.

Ce qu'il avait prévu arriva.

Son parachute venait de s'ouvrir lorsque les deux avions se frappèrent.

IXE-13 sentit la secousse et en devint tout étourdi.

– Au moins... j'en ai descendu trois.

Le parachute approchait du sol.

– Bon Dieu ! Où vais-je tomber ?

Il n'y avait que des arbres.

IXE-13 se trouvait au-dessus d'une forêt.

Son parachute se prit dans les arbres.

IXE-13 essaya de se retenir à une branche pour ne pas rester suspendu dans les airs.

Il y réussit, mais pas pour longtemps. La

branche cassa, et IXE-13 se sentit plonger dans le vide.

Ses cordes à ses épaules le retenaient.

Il était encore à une vingtaine de pieds du sol.

IXE-13 se laissa balancer et réussit à mettre son pied sur une branche.

Lentement, il détacha son parachute.

Juste comme il venait d'enlever la deuxième corde, il perdit l'équilibre, fit un mouvement pour se retenir, mais s'écrasa sur le sol.

Il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, rien n'avait changé.

Il vit son parachute pris dans les arbres.

IXE-13 essaya de se relever, mais il poussa un cri de douleur.

Sa jambe droite le faisait horriblement souffrir.

Il s'assit et découvrit sa jambe.

Une branche lui avait fait une large entaille, à l'arrière de la jambe, juste un peu plus bas que le

genou.

De nouveau, il essaya de se lever.

Mais il ne put.

Même que sa blessure s'était ouverte et commençait à saigner.

IXE-13 se sentit faiblir.

De nouveau, les arbres se mirent à tourner autour de lui.

Au loin, le soleil commençait à se lever.

IXE-13 perdit de nouveau connaissance.

*

– Monsieur ?

IXE-13 avait entendu la voix comme dans un rêve.

Il ouvrit les yeux.

Il avait la tête sur une grosse branche et se trouvait à demi soulevé.

Près de lui, une jeune fille, jolie, dans la

vingtaine, lui essuyait le front avec un linge.

– Monsieur ?... Ça va mieux ?...

IXE-13 murmura :

– Ma jambe... ma jambe droite...

La jeune fille se pencha, releva le pantalon du Canadien et poussa un petit cri en voyant la blessure.

– Oh... Ne remuez pas... je vais laver cette blessure...

Une chaudière se trouvait à côté d'elle.

Pendant qu'elle lavait la blessure de notre héros, elle expliquait :

– J'allais à la petite source, chercher de l'eau... lorsque je vous ai aperçu.

Elle se releva :

– Vous ne pouvez pas marcher.

– Oh non.

– Eh bien, restez ici, je vais revenir vous chercher...

– Vous demeurez loin ?

– Non, tout près, à l’orée du bois, je reviens.

Elle partit.

Dix minutes s’écoulèrent.

À plusieurs reprises, il essaya de se lever.

Mais le mieux qu’il pouvait faire, c’était de s’asseoir.

– Marius... Francine... le livre rouge... décidément, la malchance s’acharne à moi.

Tout à coup, il vit apparaître deux chiens qui tiraient une petite voiturette.

La jeune fille suivait.

– Attendez, ne remuez pas, j’ai tout ce qu’il faut.

Et de la voiture, elle sortit une paire de béquilles.

– Des béquilles ?

– Oui, c’étaient à mon père, il était infirme.

– Ah !

– Prenez cette béquille, levez-vous lentement... bon... ça va ?

– Oui.

IXE-13 était debout.

Il s’approcha de la voiture.

– Mettez un pied dedans la voiture... bon... tenez-vous après moi... donnez-moi votre béquille... un petit effort... houp... ça y est.

IXE-13 grimaça

Mais il était dans la voiture.

– En avant mes chiens... avancez...

La voiture se mit en marche.

Chaque fois qu’elle frappait un trou, IXE-13 ressentait une vive douleur.

– Ça ne fait pas trop mal ?

– Non... ça s’endure...

– Nous approchons...

Bientôt, IXE-13 aperçut une petite maisonnette, juste à l’entrée de la forêt.

– Nous voici... c’est là...

Et elle demanda, craintive :

– Vous... vous êtes Français ?... le parachute...

c'est à vous ?

– Oui... je ne suis pas Français mais Canadien...

– Ah...

IXE-13 se demandait si c'était une alliée ou une ennemie.

– Je vais vous aider à entrer dans la maison.

Ce fut aussi difficile pour IXE-13 de sortir de la voiture, mais après quelques efforts, il y réussit.

– Suivez-moi.

S'aidant de ses béquilles, IXE-13 réussit à se rendre jusqu'à la maison.

La jeune fille ouvrit la porte.

– Entrez !

Il y avait un divan dans la salle d'entrée.

La maison n'était pas grande, trois pièces en plus de cette petite salle.

– Étendez-vous là.

IXE-13 obéit sans mot dire.

– Maintenant, vous allez vous reposer pendant que je vais aller chercher le docteur Bounier.

Elle vint pour se diriger vers la porte.

Mais IXE-13 la saisit par la main.

– Un instant...

– Quoi ?...

– Mademoiselle... je voudrais vous remercier...
je...

– Taisez-vous, dit-elle en mettant un doigt sur la bouche du Canadien. Il faut vous reposer. J'ai fait ce que tout le monde aurait fait... je ne pouvais pas vous laisser mourir.

– Dites-moi au moins votre nom ?

– Je me nomme Madeleine.

– Sommes-nous loin de R...

– Une quarantaine de milles.

– Vous n'avez pas le téléphone, ici ?

– Non, pourquoi ?

– Je voudrais téléphoner à l'auberge de R... un message des plus importants...

Elle se rapprocha :

– Je pourrais peut-être le faire pour vous...

IXE-13 hésita.

– Vous n’avez pas confiance en moi ?

– Si ! Mais ce message est tellement important...

– Je comprends... alors, si vous ne voulez pas...

– Un instant, mademoiselle Madeleine. Dites-moi, il n’y a pas d’Allemands, ici ?

– Oh non... nous avons vécu sous le joug des nazis... mais depuis quelques jours, ils se sont enfuis devant l’avance alliée... ce fut terrible...

Et elle ferma les yeux.

– Vous demeurez seule, ici ?

– Oui...

– Ils sont morts...

– Vos parents ?

– Papa au front... maman, ils l’ont tuée, ici... dans la maison...

- Qui ?
- Les nazis... je ne sais comment il se fait que j'aie pu m'en sauver... Je vous conterai tout cela... pour l'instant... il faut le médecin.
- Mais IXE-13 était sûr d'une chose.
- Il pouvait livrer un message à Madeleine.
- Elle ne le trahirait certes pas.
- Il fallait être des plus prudents...
- Madeleine ?
- Oui.
- Vous allez faire mon message... mais prenez bien garde... il faut que personne ne l'entende.
- N'ayez crainte.
- Vous allez téléphoner à l'auberge de R... vous allez demander à parler à l'aubergiste Olive Farnont ou à sa femme...
- Attendez, je vais écrire ce nom.
- Non, ne l'écrivez pas. Essayez de le retenir... c'est préférable.
- Olive Farnont ?

– Oui.

– Et que vais-je lui dire ?...

– Vous direz : J’appelle de la part du patron. Attaqué, il a dû sauter. Il est en sûreté, mais légèrement blessé. Il se mettra en communication avec vous, plus tard. Soyez sans inquiétudes.

– C’est tout ?

– Oui.

Madeleine répéta la phrase.

– Si l’on vous questionne, ne répondez pas... dites que c’est là le message... vous ne savez pas autre chose.

– Très bien.

– Le docteur, c’est loin d’ici ?

– Non... je serai revenue dans une heure.

– Ne dites à personne que je suis tombé en parachute.

– Même pas au docteur ?

– À personne... c’est plus prudent... vous direz que vous m’avez trouvé, dans le bois, blessé,

j'arrangerai une histoire.

– Très bien, j'y vais...

– Et encore une fois... merci, mademoiselle Madeleine. Madeleine prit un gros panier qu'elle passa à son bras et partit en emmenant ses deux chiens avec elle.

IXE-13 ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir.

*

– Tiens, bonjour ma petite Madeleine.

– Bonjour docteur.

– Serais-tu malade ?

– Non.... c'est pour quelqu'un d'autre que je viens vous chercher.

– Ah, entre.

Bounier la fit passer dans son bureau :

– Assied-toi.

– Merci, docteur.

– Alors, je t’écoute...

Madeleine réfléchit quelques secondes :

– Voici... c’est quelqu’un... un de mes cousins éloignés... il devait arriver chez moi, hier soir.

– Et puis ?

– Ce matin, il n’était pas encore arrivé, et j’étais légèrement inquiète.

– Lui est-il arrivé quelque chose ?

– Oui. Je suis allé chercher de l’eau à la source, et en revenant, je l’ai trouvé, dans la forêt, une blessure à une jambe.

– Ah !

– Il m’a dit qu’il était tombé... il s’était perdu en chemin... sa blessure semble être assez grave.

– Tu veux que j’aille voir ?

– Oui.

– Où est-il ?...

– Chez moi, j’ai réussi à lui donner les béquilles que papa avait lorsqu’il revint du front, blessé à la jambe droite... Lorsqu’il fut reparti et

qu'il est mort, là-bas... je les ai toujours gardées en souvenir...

– Tu ne pensais pas qu'elles te serviraient si tôt.

– Non.

Le docteur se leva :

– Très bien, je vais y aller. Tu retournes chez toi.

– Oui.

– Je vais prendre ma voiture. Ce ne sera pas long... je vais aller dans ma pharmacie pour emporter tout ce qu'il faut.

– Très bien, puis-je me servir de votre téléphone ?

– Mon téléphone ?

– Oui, j'ai un appel longue distance à faire. Je vous paierai les frais de l'appel.

Le docteur sourit :

– Sers-toi en et ne parlons pas du prix.

Il disparut derrière la draperie qui menait, dans

l'autre pièce.

Madeleine décrocha :

– Longue distance.

– Oui ?

– Voulez-vous me donner l'auberge de R...
mademoiselle. Monsieur ou madame Olive
Farnont.

– Un instant.

Et pendant qu'elle téléphonait, Madeleine ne
vit pas la draperie remuer derrière elle.

Le docteur Bounier était là, écoutant ce qui
allait se passer.

*

Francine décrocha :

– Allo ?

– L'auberge de R...

– Oui.

– Monsieur Olive Farnont est-il là dans le

moment ?

– Non.

– Madame Farnont, alors ?

– C’est moi.

– Un instant, c’est un appel de longue distance.

Francine entendit la téléphoniste :

– Parlez, mademoiselle.

Madeleine commença :

– Madame Olive Farnont ?

– C’est moi.

– Voici, j’appelle de la part du patron.

– Hein ?... Du patron ?

– Oui. Ne posez pas de questions, s’il vous plaît. C’est un message de grande importance.

– J’écoute.

– Attaqué, il a dû sauter. Il est en sûreté chez-moi, mais légèrement blessé. Il se mettra en communication avec vous, aussitôt qu’il le pourra. Soyez sans inquiétudes.

- Mais qui êtes-vous, mademoiselle ?
- Je ne puis rien dire.
- Mais où le patron est-il tombé ?
- Je regrette, mais on m’a dit de ne pas donner d’autres renseignements. Au revoir, madame.

Francine essaya de parler de nouveau :

- Allo ?... Allo ?

Mais la ligne était coupée.

La téléphoniste répondit :

- On a raccroché, mademoiselle.

Francine eut l’idée de demander d’où venait l’appel.

Mais si IXE-13 avait jugé à propos de ne pas lui faire dire, c’est que c’était mieux ainsi.

La téléphoniste demanda :

- Voulez-vous que j’essaie de rappeler ?
- Non... non, laissez faire, mademoiselle.

Francine raccrocha, pensive.

Une heure plus tard, Marius revenait avec des provisions.

Immédiatement, Francine l'emmena à sa chambre.

– Marius, j'ai eu des nouvelles du patron.

– Quoi ?...

– Il a été attaqué et a dû sauter en parachute..., il est blessé.

– Bonne mère... comment as-tu su cela ?...

Francine lui raconta l'appel.

– Tu sais où il est ?

– Non. La femme n'a rien voulu dire.

– Ah !

– Il va falloir attendre des nouvelles du patron. En attendant, nous communiquerons la nouvelle en Angleterre.

– Oui, car ils sont inquiets du sort d'IXE-13.

Francine soupira :

– Il n'y a pas à dire, Marius, votre patron été malchanceux depuis quelque temps.

*

Le docteur reparut avec sa petite valise.

– Tu as terminé ton appel, Madeleine ?

– Oui.

– Je suis prêt. Va m’attendre dans la voiture, je vais te rejoindre immédiatement.

– Bien docteur.

Madeleine sortit.

Le docteur s’approcha du téléphone et signala un numéro :

– Allo, Albert ?

– Oui.

– Ici Bounier. Il y a un type de blessé chez Madeleine... je crois que c’est un parachutiste qui aurait des amis à R...

– Ah ! Un nazi ?

– Non, autrement, Madeleine ne l’aurait pas recueilli. Il faut faire enquête. Tu vas aller dans la forêt pour voir s’il n’y a pas de parachute.

– Bien.

– Je te rappellerai plus tard. Prends ce nom en note. Olive Farnont.

– Olive Farnont ?...

– Oui, aubergiste à R... Si c'est ce que je pense... les Allemands ne regretteront pas de nous avoir accordé leur confiance. Je vais essayer d'interroger le malade.

– Très bien, Bounier.

Le docteur raccrocha, reprit sa petite valise et sortit de la maison.

III

IXE-13 se réveilla en sursaut.

Il avait entendu comme un bruit de moteur.

– C’est le docteur, pensa IXE-13.

Madeleine ouvrit la porte, puis vivement :

– Voici mon cousin, Georges Roland.

IXE-13 comprit.

– Bonjour, dit-il faiblement, vous êtes le docteur Bounier ?

– Oui. Alors, mon ami, vous vous êtes blessé dans la forêt ?

– Oui, docteur.

Madeleine reprit aussitôt :

– J’ai expliqué au docteur que tu étais tombé en venant ici. C’est facile de s’égarer dans cette forêt.

IXE-13 trouvait Madeleine très intelligente.

– Oui, parlez-m'en de cette forêt... j'ai passé la nuit dedans...

Le docteur examinait la jambe d'IXE-13.

– Oh ! Oh !

– Quoi ?

– Il y a un petit morceau de branche d'arbre dans votre jambe... savez-vous que vous avez dû tomber fortement...

IXE-13 eut une idée géniale.

– Justement... j'avais perdu mon chemin... j'ai monté dans un arbre pour essayer de me reconnaître... j'ai glissé... c'est tout ce que je me rappelle.

L'histoire était plus que plausible.

– Il va falloir vous ouvrir légèrement la jambe. Allez me chercher de l'eau.

Madeleine se dépêcha.

Le docteur piqua la jambe d'IXE-13 afin qu'il ne sentisse pas le mal.

La petite opération eut lieu.

Elle dura environ un quart d'heure.

Le morceau de branche que le docteur enleva dans la jambe d'IXE-13 devait mesurer deux pouces de long.

Le docteur fit un pansement à la jambe d'IXE-13.

– Est-ce que je pourrai marcher bientôt.

– Pas avant deux jours... il faut attendre que la plaie se ferme un peu. Je vais vous prescrire des remèdes pour vous renforcer, car vous devez être faible ?

– Assez. Mais ma jambe me fait moins souffrir.

– Tant mieux.

Le docteur questionna innocemment :

– Vous allez rester ici longtemps ?...

– Je ne venais que rendre visite à Madeleine... mais elle sera bien obligée de me garder.

– Mais voyons, tu sais bien que ça me fait plaisir de te recevoir, Georges...

Le docteur se leva :

– Je reviendrai demain matin.

– Très bien docteur.

IXE-13 demanda :

– Combien vous dois-je ?

– Oh, vous paierez cela tout ensemble. Au revoir Madeleine... bonjour monsieur.

– Et merci.

Le docteur sortit.

Aussitôt, IXE-13 demanda :

– Vous avez fait mon message ?

– Oui.

– Où ?...

– Chez le docteur.

– Il ne vous a pas entendu, j'espère.

– Non, il était à préparer sa valise dans une autre pièce. Mais vous pouvez être sans crainte, le docteur ne dira rien.

– Je l'espère bien...

– Essayez de vous reposer...

IXE-13 hésita, puis :

– Savez-vous... Madeleine... j’aurais mangé quelque chose, si ce n’est pas trop vous demander...

La jeune fille se mit à rire :

– Mais non, voyons... j’y avais pensé, mais il me faut d’autre eau.

– Vous n’avez pas l’eau dans la maison ?

– Pas depuis que les Allemands ont brisé le réservoir de l’aqueduc... ça va prendre encore quelque temps.

– Bon, je vais m’armer de patience et attendre.

Madeleine sourit et partit en emportant ses deux chaudières.

Elle revint au bout d’un quart d’heure.

Elle déposa les chaudières sur le plancher.

IXE-13 la regarda surprise :

– Qu’est-ce que vous avez ?... Vous paraissez énervée ?

– C’est le parachute... il est parti.

– Hein ?...

– Et ce n’est pas tout. J’ai entendu du bruit... je me suis cachée... j’ai vu un homme qui pliait le parachute...

– Ensuite ? vite... parlez...

– Eh bien il s’est en allé avec... et de loin je l’ai suivi...

– Vous avez bien fait.

– Je l’ai vu... il est monté dans une voiture...

Madeleine hésita :

– Au volant... il y avait le docteur Bounier.

IXE-13 pâlit.

Il ne disait mot.

Mais il se souvenait d’une chose.

C’était chez le docteur Bounier que Madeleine avait téléphoné.

Il avait peut-être entendu toute la conversation.

Une foule d’idées passaient en même temps

dans la tête d'IXE-13.

– C'est ma faute, fit Madeleine...

IXE-13 lui fit signe de se taire :

– Laissez-moi réfléchir. Je n'ai pas à vous blâmer... vous avez fait ce que vous croyiez le mieux.

IXE-13 garda un long silence.

Il pensait.

– Il y avait en France, plusieurs amis des nazis... ici, probablement, comme ailleurs. Le docteur est peut-être l'un de ceux-là.

Malgré lui, le Canadien frissonna.

– Madeleine a parlé d'Olive Farnont... de sa femme... Marius et Francine sont peut-être en danger.

Aussitôt, il prit une décision.

– Madeleine ?

– Oui ?

– Voulez-vous me rendre un service... il y va de la vie de plusieurs personnes et de la punition

de plusieurs criminels... de vos patriotes qui ont trahi votre pays.

Madeleine le regarda, surprise, puis murmura, hésitante :

– Vous... vous êtes... un espion allié ?...

– Laissez faire ce que je suis, vous voulez me rendre service ?

– Oui.

– Eh bien, vous allez téléphoner de nouveau à R...

– À Olive Farnon ?

– Oui. Vous lui direz que la conversation a été surprise et voici les ordres du patron : « Communiquez au plus tôt avec les chefs. Regagnez l'Angleterre. Il y va de votre vie... et du fameux livre rouge. »

Madeleine s'écria :

– J'ai une idée...

– Quoi ?

– Ma tante Marie... elle est sourde... mais elle a le téléphone.

- Sourde... et elle a le téléphone ?...
 - Oui, son garçon est avocat... il est à la guerre...
 - Alors, vite... allez-y.
 - Mais vous avez faim...
 - Vous avez ce qu'il faut pour manger ?...
 - Dans la cuisine, il y a de la viande...
 - Je vais préparer le repas... apportez-moi les béquilles. Je me sens déjà plus fort.
 - Mais...
 - Faites ce que je vous dis, Madeleine, il n'y a pas une seconde à perdre.
- Elle emporta les béquilles.
- Madeleine, si vous atteliez vos chiens, ça irait plus vite pour vous rendre au village ?
 - Naturellement.
- Vite, faites-le, car il n'y a pas une seconde à perdre. Madeleine obéit en vitesse.
- Cinq minutes plus tard, elle partait pour le village.

*

Francine Dermont s'était mise en communication avec ses chefs d'Angleterre.

Elle leur avait raconté qu'elle avait reçu des nouvelles d'IXE-13.

Ces derniers avaient aussitôt répondu :

– Attendez d'autres nouvelles au sujet d'IXE-13. Communiquez avec nous, aussitôt que vous saurez quelque chose.

Marius était à servir au bar lorsque le téléphone résonna :

– Auberge de R...

– Oui.

– Monsieur Olive Farnont, longue distance appelle.

– Un instant.

Francine se précipita :

– Olive ! Olive ?

- Qu’est-ce qu’il y a, peuchère ?...
- Francine lui chuchota à l’oreille.
- C’est un longue distance... c’est peut-être un message du patron.
- Le gros Marseillais courut à l’appareil.
- Allo ?
- Monsieur Olive Farnont ?
- C’est moi.
- Un instant. Parlez, mademoiselle.
- Allo, monsieur Olive Farnont ?
- Oui.
- Voici un message urgent. Communiquez aussitôt avec les chefs.
- Quoi ?
- Ne m’interrompez pas. Regagnez l’Angleterre. Il y va de votre vie et du fameux livre rouge.
- Allez-vous m’expliquer ?...
- C’est moi qui ai téléphoné ce matin.
- Je sais.

– Quelqu’un a surpris ma conversation. Il se peut que nos ennemis sachent.

– Je comprends, mais le patron.

– Il vous ordonne de partir sans vous occuper de lui...

– Mais...

– Il m’a dit de vous transmettre le message et de vous dire que c’était un ordre. C’est tout. Vous devez obéir. Au revoir.

La ligne fut coupée.

Marius raccrocha.

– Bonne mère.

Il raconta tout à Francine.

– Qu’est-ce que nous allons faire ?

– Obéir à IXE-13.

– Mais... nous ne pouvons pas le laisser en arrière, blessé ?

– Il le faut, Marius. Nous n’avons pas le droit d’essayer de discuter les ordres.

– Peuchère.

– Je vais télégraphier immédiatement.

Et Francine monta à sa chambre, ouvrit son moulin à coudre et lança un message.

Quelques minutes plus tard, cette réponse lui parvenait.

« Soyez aux écoutes dans une heure, nous transmettrons les ordres. »

L'heure s'écoula lentement.

Enfin, Francine lança un autre appel.

– Attends les ordres.

La réponse vint aussitôt :

« Avion, ce soir, terrain de golf, à une heure. Soyez prêts. »

C'était tout.

De nouveau, Marius et sa compagne allaient tenter de regagner l'Angleterre.

*

En sortant de chez Madeleine, le docteur

Bounier s'était dirigé vers la forêt.

Il y aperçut justement son homme, celui qui se nommait Albert.

Albert finissait de décrocher le parachute.

Le docteur lui fit un signe de la main.

Albert, aussitôt qu'il eut le parachute, alla rejoindre le médecin à sa voiture.

– Et puis ?...

– C'est bien ça, doc. Un parachute... et sous l'arbre, il y avait du sang. C'est là que le type est tombé. Est-il bien blessé ?

– Non... dans une couple de jours au plus tard, il pourra marcher... pas parfaitement, mais il marchera.

– J'ai eu le temps de jeter un coup d'œil sur le parachute.

– Et puis ?

– Ce n'est pas un parachute nazi... donc, c'est un allié.

– Évidemment, tu dis une vérité de La Palice.

Le docteur descendit Albert chez lui.

Lorsqu'il arriva à sa demeure, le docteur entra sa voiture au garage.

Il ferma soigneusement la porte derrière lui.

Puis, il sortit le parachute de son auto.

Cependant, il prit une grosse barre de fer et s'en servant comme levier, il souleva un gros bloc du plancher en ciment.

Le bloc bascula faisant place à un petit escalier.

Le docteur descendit avec le parachute.

La cave consistait en une toute petite pièce carrée.

Il y avait un pupitre et une chaise comme ameublement

Le docteur laissa le parachute par terre et se dirigea vers le pupitre.

Il en souleva le couvercle et se trouva devant un poste télégraphique, semblable à celui que Francine possédait dans sa machine à coudre.

Il lança un message :

- Bounier appelle V-6... Bounier appelle V-6.
- J’écoute.
- Voici. Un parachutiste allié est tombé dans la forêt, la nuit dernière et a été recueilli par une jeune fille.
- Ensuite, je prends tout en note.
- La jeune fille a envoyé un message. Le parachutiste doit être un chef d’espionnage. Ses hommes l’appellent patron.
- Vous connaissez ses aides.
- Je ne sais que deux noms. Monsieur et madame Olive Farnont qui tiennent une auberge à R... faites enquête... parlez-leur du téléphone... qu’ils expliquent.
- Bien. Quant au parachutiste, retenez-le dans votre village et attendez nos ordres. Communiquez avec moi, ce soir à cinq heures.
- Parfait.

Le docteur remet ses écouteurs en place.

Il referma son bureau et revint à la maison après avoir remis le bloc de ciment en place.

– Il faut que je trouve un moyen pour empêcher cet homme de se lever trop tôt. Il le faut absolument.

IV

Lorsque Madeleine revint à la maison, IXE-13 était de nouveau couché.

Il expliqua :

– J’ai essayé de préparer le repas... mais je me sentais trop faible.

– Je m’en doutais bien.

– Vous avez envoyé mon message ?

– Oui. Je vais préparer le dîner et nous mangerons.

La jeune Française passa un tablier.

IXE-13 se leva à l’aide de ses béquilles et alla s’asseoir dans la cuisine.

– Madeleine ?

– Oui ?

– Vous étiez pour me raconter l’histoire de vos parents...

- Vous voulez tellement l’entendre ?
- Ça m’intéresse.
- Eh bien... papa, lui, il est mort à la guerre.
- Mais ces béquilles...
- Oh ça, ce fut au tout début de la guerre. Il vint en repos de trois mois. Il lui fallait des béquilles... puis il est reparti avec la France libre, une fois guéri... il a été tué, il y a plus d’un an.
- Et votre mère ?
- Maman, ça fera un an bientôt, également.
- Tuée par les nazis ?
- Oui. Les Allemands n’étaient jamais venus ici. Ils restaient au village. Un soir, un groupe de patrouilleurs vinrent se reposer ici. Ils cherchaient un déserteur dans la forêt.
- Elle était vieille votre mère ?
- Non, à peine quarante ans. Et belle, quand elle était fille, elle a gagné plusieurs concours de beauté.
- Vous lui ressemblez ?...

Elle rougit légèrement.

– Je ne deviendrai jamais aussi belle que maman.

– Et les nazis ?...

– Ce soir-là, couchée dans le grenier, je ne bougeais pas... je les entendis parler, entre eux, puis l'un d'eux dit à maman :

– C'est regrettable, nous aurions dû venir ici avant aujourd'hui...

– Comment cela ?...

– Vous êtes hospitalière... et plus que cela... belle.

J'entends crier maman :

– Laissez-moi... laissez-moi...

– Mais non... je veux seulement vous embrasser.

Un autre nazi cria :

Laisses-en pour les autres, Fritz.

Maman criait toujours. On semblait lui faire mal.

Je voulais descendre, courir à son secours.

Mais j'avais peur, je demeurais clouée sur place.

D'ailleurs, que pouvais-je faire, contre six nazis.

Puis, maman s'arrêta de crier.

J'entendais crier... chanter les nazis.

Ils riaient comme des fous.

Tout ce tapage dura une partie de la nuit.

De maman, pas le moindre mot.

Puis, j'entendis les Allemands sortir, vers le matin.

Je restai encore dix minutes au grenier, puis décidai de descendre.

Le spectacle que je vis me cloua sur place.

Maman était là, étendue sur le plancher de la cuisine, toute nue.

Ses vêtements traînaient un peu partout.

Je me penchai sur elle.

Naturellement, elle était morte.

Je la couvris d'un drap et folle de terreur, je courus au village prévenir monsieur le Curé.

Il ne put rien faire pour maman.

Il bénit son corps puis on l'emmena au village où on l'enterra dans le petit cimetière.

Je quittai ma maison pour aller vivre chez ma tante, celle qui est sourde.

Puis, lorsque le village fut délivré par nos armées, je revins ici.

– Maintenant, Madeleine, je vais vous demander un autre service... le dernier.

– Ne vous gênez pas, voyons.

– Y a-t-il un camp militaire, tout près d'ici ?

Le plus proche est à vingt-cinq milles.

– Vous pouvez y aller avec vos chiens ?

– Oui... mais je ne puis vous laisser seul ici, ce serait trop long.

– Non, il le faut... vous tenez à faire quelque chose pour votre patrie ?

– Oui.

– Souvenez-vous de votre mère. Elle est morte parce qu'elle n'a pas voulu céder devant les nazis.

– C'est vrai, moi non plus, je ne céderai pas. Je ferai ce que vous voudrez, si ça peut aider à vaincre les nazis.

– Ça aidera. Vous irez à ce camp militaire et irez rendre visite au commandant. Vous lui donnerez une lettre.

– Une lettre ?

– Oui, je vais l'écrire immédiatement. Vous avez du papier et de l'encre ?

– Oui.

– Très bien, débarrassez la table et laissez-moi faire.

Madeleine obéit.

IXE-13 se mit à écrire une lettre composée seulement que de chiffres.

Voici qu'elle en était la teneur.

« Commandant,

Je suis l'agent IXE-13, du service secret canadien. Devais me rendre à R... mais mon appareil a été attaqué et après avoir descendu trois ennemis, fus obligé de sauter en parachute.

Cette jeune fille qui apporte le message m'a recueilli. Mais voici ce que j'ai découvert. Un docteur renommé du village, est, je crois un espion, ou du moins un partisan de la cause nazie.

Il doit avoir des aides et ils ont trouvé mon parachute. La vie d'autres personnes de mes amies peut être en danger à cause de ce médecin.

Si vous le pouvez, envoyez des hommes ici, pour faire enquête, avant qu'il ne soit trop tard.

Signé : IXE-13. »

Le Canadien plia l'enveloppe.

– Remettez-lui cela. Il va comprendre.

Lorsque Madeleine partit avec ses chiens et la fameuse lettre, IXE-13 regarda sa montre.

– Trois heures... ça peut prendre deux heures peut-être... c'est parfait.

*

Le téléphone résonna.

Le docteur décrocha :

– Allo ?

– Doc ?

– Oui ?

– C'est Albert. J'ai fait enquête auprès de la téléphoniste... vous savez que je la courtise.

– Et puis ?

– Madeleine a envoyé un autre message à R...

– Quand cela ?

– Au début de l'après-midi. Comme ma blonde est très curieuse, elle aime écouter les conversations..,

– Et elle a entendu celle de Madeleine ?

– Oui. Voici à peu près ce qu'elle a dit à monsieur Olive Farnont...

La porte de l'auberge s'ouvrit.

Malgré elle, Francine tressaillit.

Le capitaine Offen Von Prohitch entra avec deux hommes.

Il s'approcha de la table.

Francine demanda innocemment :

– Que puis-je faire pour vous, capitaine ?

– Votre mari est ici ?

– Oui, une minute.

Elle se dirigea vers le grill.

– Olive ?

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Le capitaine veut te voir.

– J'y vais.

Quelques minutes plus tard, le gros Marseillais arrivait :

– Oui, capitaine.

– Vous allez venir avec moi, à mon bureau, j'ai quelques questions à vous poser.

– Comme vous voudrez, capitaine.

– Immédiatement.

– Très bien.

Marius se tourna vers sa camarade :

Chemin faisant, le gros Marseillais faisait semblant d'être très joyeux et racontait quelques histoires au capitaine.

Mais en lui-même, il réfléchissait :

– Ce sont ces peuchère de téléphone... on a sans doute surpris l'une des deux conversations.

Il fallait trouver une explication... une explication qui serait assez longue à vérifier.

– Entrez !

– Merci, mon capitaine.

– Asseyez-vous !

Marius obéit.

– Monsieur Farnont, vous savez que j'ai toujours eu confiance en vous.

– Je vous en remercie, capitaine.

– Cependant, quelqu'un vient de porter plainte.

– Un client ?

– Non, c’est plus grave que ça... un ami.

Et il lança lentement pour voir l’effet de ses paroles sur Marius :

– Selon lui, vous seriez un espion ennemi.

La bouche de Marius s’ouvrit automatiquement.

Il resta cinq secondes sans parler.

Sa surprise était bien jouée.

Puis, soudain, sans qu’il s’y attende, Marius éclata de rire :

– Moi... un espion... vous croyez que les Alliés m’accepteraient dans leurs rangs après ce que j’ai fait...

– Peut-être à cause de ce que vous faites dans le moment.

– Comment cela ?

– Vous êtes peut-être un fameux acteur...

Marius se redressa :

– Capitaine, je vous prierais de ne pas

m'accuser sans preuve. Je veux bien rester votre ami, mais si vous dépassez les limites, cette fois-ci, c'est moi qui porterai plainte.

– Des preuves ?... vous allez voir. Olive, vous êtes sorti ce matin ?

– Oui, capitaine. Je suis sorti, je me suis rendu jusqu'au village pour m'acheter des provisions pour la semaine.

– Eh bien, durant votre absence, vous avez reçu un appel.

– De longue distance, justement de notre ancien patron.

– De votre ancien patron ?

– Oui, vous savez que ma femme et moi avons travaillé dans un hôtel avant d'ouvrir ici.

– Oui, je me souviens.

– Eh bien, peuchère, imaginez-vous qu'il est arrivé une aventure à mon ancien patron. Il a été attaqué par des bandits, mais le patron a réussi à fuir et en voulant sauter une clôture il s'est presque cassé la jambe. C'est une de ses cousines qui a fait le message à ma femme.

– Votre ancien patron, vous appelle-t-il assez souvent ?

– Assez, surtout depuis quelque temps.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Parce qu’il voudrait acheter notre auberge... s’il nous offre le prix... ce soir, il a fait rappeler...

– Et puis ?

– Il fait partie du syndicat. Ça a l’air qu’il veut que nous rejoignons les chefs du syndicat pour discuter affaire tout de suite.

– Il semble pressé pour un malade.

– Oui, car ce matin, quand la petite a téléphoné, quelqu’un intéressé dans l’achat de l’auberge a tout entendu. Alors, il ne veut pas prendre de chances.

Il y eut un court silence.

Puis Marius reprit plus fort :

– Écoutez, capitaine, vous vous éloignez du sujet, je crois. Tout à l’heure, vous me traitiez d’espion... et moi, je veux des preuves...

– Écoutez, Olive, il y a peut-être erreur... pour

l'instant je m'excuse.

– Puis-je retourner à l'auberge. Ma femme doit être débordée.

– Mais oui. Vous permettez que j'envoie deux hommes avec vous.

– Pour surveiller l'auberge ?

– Oui.

– Qu'ils surveillent ce qu'ils voudront, ça m'est égal.

Le capitaine donna des ordres.

Il allait prendre de plus amples renseignements... des renseignements plus approfondis sur Francine et Marius.

Lorsque le gros Marseillais fut sorti, le capitaine se gratta la tête :

– Mein Gott, je ne sais plus que penser... En tout cas, s'il ne m'a pas dit la vérité, c'est un vrai bon acteur.

V

Le docteur Bounier n'avait pas perdu de temps.

Il descendit de nouveau dans la petite cave, sous son garage :

– Bounier appelle V-6... Bounier appelle V-6.

– V-6 écoute.

– Ici Bounier. Nouvel appel à l'auberge de R... la même fille. Et cette fois, les ordres sont plus précis. Ce sont des espions ; j'en suis assuré.

– Je vais avertir le capitaine Von Prohitch pour qu'il fasse une sérieuse enquête.

– Et celui qui est ici ?

– Essayez d'en savoir le plus long possible. Si vous êtes certain que c'est un espion, prenez une photo de lui, et n'hésitez pas de le tuer...

– Le tuer ?

- Vous n’êtes pas pour le transporter ici.
- Naturellement.
- Vous êtes médecin. Faites de votre mieux. N’oubliez pas la photo.

C’était tout.

Le docteur réfléchit quelques secondes, puis :

- Il y en a une qui doit en savoir fort long... Madeleine, il faudrait absolument que je la fasse parler... ce sera facile.

Le docteur revint à son bureau et appela son ami Albert.

- Il me faut au moins trois hommes. Tout d’abord, je veux essayer d’emmener Madeleine ici.

- Bien, boss... pour quand les hommes ?
- Pour dans une demi-heure. Vous resterez près de la maison de Madeleine.

– Bien.

Le docteur raccrocha...

Il fouilla dans sa valise et y mit une boîte de

comprimés.

Il fallait tout de même avoir un motif pour se rendre chez Madeleine.

Il alla chercher ses trois hommes, et tous les cinq, car Albert était avec eux, se dirigèrent du côté de la demeure de Madeleine.

Le docteur fit descendre ses complices, un peu avant d'arriver.

Puis, il continua seul.

IXE-13 se reposait dans une chaise longue, sur la galerie.

Il vit la voiture s'arrêter...

– Il faut que je me surveille... il vient sans doute me questionner... essayer de me tirer les vers du nez.

Le docteur arrivait :

– Bonjour !

– Bonjour, docteur.

– Vous êtes seul ?

– Oui, je crois que Madeleine est partie faire

des commissions... mais assez loin.

– Comment cela ?

– Elle ne rentrera que dans le courant de la soirée... quelque chose de spécial pour ma cousine ?

– Non, j’en profitais, je suis venu vous porter vos remèdes...

– Merci.

– Une cuillerée à thé, trois fois par jour et le soir au coucher.

– Bien.

– D’ailleurs je reviendrai dans le courant de la veillée. Il se peut que je vous donne une piqûre, pour vous renforcer.

IXE-13 pensa :

– Ou pour me refroidir.

Le docteur s’excusa à nouveau et s’éloigna :

– Il a un curieux d’air... pour moi, il ne venait pas que pour voir Madeleine... il devait avoir une idée derrière la tête.

Et il maudissait cette jambe qui l'empêchait de grouiller, qui le forçait à demeurer inactif.

*

Le garde plaça son fusil de côté.

– Halte. On ne passe pas.

– Il faut que je passe... je veux voir le commandant du camp.

L'un des gardes éclata de rire :

– Le commandant, tu n'en demandes pas beaucoup.

– Allons, laissez-moi passer, je vous jure que c'est urgent.

– Il faut une passe, répéta le garde.

Et il lui tourna le dos.

– Mais j'ai une lettre... une lettre pour le commandant... vous pouvez la lui remettre ?

– Oui et non... nous ne sommes pas pour le déranger dans son repos pour une lettre sans

importance.

– Mais justement, elle en a de l'importance... croyez-vous que j'aurais parcouru 25 milles pour venir jusqu'ici... regardez mes chiens, ils sont morts de fatigue.

L'un des gardes s'approcha :

– Hé une minute... cette petite dit vrai.

Il la regarda :

– Écoute, la belle enfant, qui t'a remis cette lettre ?

– Le type qui est tombé en parachute, dans la forêt. C'est un espion, j'en suis sûr...

– Il vous l'a dit ?

– Non, mais j'ai deviné.

L'autre garde examinait l'enveloppe.

Il regarda au soleil :

– C'est une lettre chiffrée... on peut bien la faire entrer.

– Je vais aller avec elle... en tout cas, je n'aurai rien négligé.

Le garde l'arrêta :

– Pas de chiens ici, je regrette.

Madeleine leur fit signe :

– Attendez-moi là.

Les chiens se couchèrent et ne bougèrent plus.

Le garde dut passer devant deux officiers avant d'arriver au commandant.

Il dut leur expliquer ce que la jeune fille avait fait... ce qu'elle avait vu.

Enfin, on décida de remettre la lettre au commandant.

Le garde s'en retourna à son poste et Madeleine entra dans le bureau du commandant.

– Asseyez-vous mademoiselle. Vous devez être fatiguée.

– Surtout mes chiens.

– Racontez-moi exactement ce qui est arrivé au sujet de... de votre malade.

Madeleine raconta tout sans oublier le moindre détail.

– Ainsi, le docteur aurait surpris la conversation ?

– Probablement... votre ami semble craindre quelque chose... il ne peut se défendre... il veut que vous rameniez des hommes...

– Oui, les ordres sont déjà donnés. Dix hommes partiront avec un officier. Ils vous ramèneront vous et vos chiens.

Le commandant tendit la main à Madeleine.

– Je vous remercie, mademoiselle.

Elle sortit du bureau.

*

Le capitaine Von Prohitch avait envoyé des ordres partout.

– Trouvez tout ce que vous pouvez sur Olive Farnont ou sa femme. Faites enquête sur les fameux téléphones... aussitôt que vous aurez du nouveau, téléphonez-moi.

Mais le soir était arrivé et c'étaient des

mauvaises heures pour faire des enquêtes.

– J’aurai des nouvelles demain, sans doute.

Puis, les heures passèrent.

Les gardes étaient toujours à l’hôtel.

Vers onze heures et demie, Marius et Francine montèrent.

– J’ai laissé le petit camion dans la cour.

– Parfait.

Elle se pencha vers Marius :

– Tu peux t’occuper du garde qui est en avant ?

– Oui.

– Très bien, ce sera simple pour toi, tu n’auras qu’à attendre et à l’attraper au bon moment.

– Comment cela ?

– Je vais m’occuper de celui d’en arrière. Lorsque celui d’en avant viendra à son secours... tu l’assommeras.

À une heure moins vingt, ils descendirent.

Marius ne fit pas de bruit et se cacha dans

l'ombre.

Francine alluma une cigarette et sans se cacher se dirigea vers l'arrière.

Le garde l'aperçut.

– Fatigué ? demanda-t-elle.

– Non.

– Reposez-vous un peu, cette attitude... ce doit être fatigant.

– L'habitude, fit le soldat en souriant.

Francine expliqua :

– Je n'avais pas sommeil... j'ai toujours de la difficulté à m'endormir... je vous ai aperçu plusieurs fois, aujourd'hui... et j'avais pensé pouvoir causer avec vous...

– Mais... mais certainement.

Le garde avança un fauteuil.

Francine s'assit sur le bras.

– Asseyez-vous.

– Non, vous...

– Je ne suis pas fatiguée...

Et elle commença son petit jeu.

Elle parla de son mari qu'elle n'aimait pas beaucoup... qu'elle le trouvait un peu vieux.

Qu'elle aimait les jeunes, comme lui.

Le jeune garde tombait dans le panneau.

Elle l'appelait déjà par son petit nom :

– Karl ?

– Oui ?

– Embrassez-moi... je veux que vous m'embrassiez...

– Mais votre mari ?...

– Il dort profondément... embrassez-moi... je le veux...

Le soldat se leva.

Elle se jeta dans ses bras et il l'embrassa longuement.

Puis brusquement, sans qu'il s'y attendit, elle le souleva légèrement de terre.

Il avait laissé son fusil sur le fauteuil.

– Imbécile, murmura-t-elle.

Le soldat se débattit au bout de son bras.

Mais pas longtemps.

Francine lui décrocha un coup de poing qui aurait pu assommer un bœuf.

Le garde tomba en poussant un cri.

L'autre entendit le cri et accourut à son tour.

Mais comme il franchissait une porte, il ne vit pas une main noire se lever pour le frapper à la tête.

– Vite, Francine.

Ils bondirent dans la cour.

Il ne restait plus que quelques minutes.

Ils montèrent dans le camion et se dirigèrent vers le terrain de golf.

Ils y arrivèrent sans encombre à une heure moins une. Soudain, tous les deux levèrent la tête en même temps.

Un bruit de moteur... le moteur d'un avion.

L'appareil apparut et Marius se mit à faire des signaux désespérés.

Le gros avion se mit à baisser pour bientôt toucher terre.

Il roula quelques minutes, puis s'immobilisa.

Francine et Marius se précipitèrent.

Les moteurs se mirent à ronfler plus fort et cette fois, l'avion prit pour de bon, la route de l'Angleterre.

*

Sept heures du soir.

IXE-13 commençait à être inquiet.

Francine était déjà partie depuis un bon bout de temps.

Il entendit un bruit de voiture à la porte.

C'était le docteur.

Ce dernier avait décidé de bel et bien en finir avec IXE-13. Ses hommes se tenaient autour de la maison au cas de résistance.

– Bonsoir, Madeleine n'est pas revenue ?

– Non.

– Parfait, je ne serai pas longtemps... juste le temps de vous donner une piqûre pour vous renforcer.

– Parfait.

Le docteur prit un petit tube et en coupa le bout.

Il introduisit un liquide jaunâtre dans la seringue.

Il mit la seringue sur la table pour frotter le bras d'IXE-13.

Ce dernier se saisit vivement de la seringue :

– Docteur ?

– Mais qu'est-ce qui vous prends ?...

– Une petite expérience que je veux faire depuis longtemps. Donner une piqûre à un docteur.

– Mais vous êtes fou...

– Non, j'aimerais cela... une piqûre comme celle-là, ça ne peut pas vous nuire... allons, donnez-moi votre bras...

- Éloignez cette aiguille...
- On dirait que vous en avez peur comme si c'était du poison.
- Mais non... mais voilà... il souriait bêtement.
- Bon... parfait...

En revenant pour mettre la seringue sur la table, IXE-13 la fit tomber.

Il fallait tenter l'impossible.

Il avait vu le docteur glisser sa main droite, dans sa poche de pantalon.

Le docteur se pencha pour ramasser la seringue en même temps qu'il sortait son revolver.

IXE-13, avec sa jambe non blessée, lui envoya un coup de genoux formidable sous le menton.

IXE-13 avoua plus tard que jamais il n'avait frappé aussi fort de sa vie, lorsqu'il apprit que le docteur avait une fracture de la mâchoire.

Mais en même temps que le docteur tombait sur le dos, un coup de revolver partit.

La balle alla se loger dans le plafond,

IXE-13 s'avança et regarda par la fenêtre,

Il vit les hommes du docteur s'approcher de la maison.

– C'est fini... je ne pourrai pas résister.

Il alla vérifier les portes... puis le combat commença. Dix contre un. IXE-13 tirait un coup de feu de temps à autre.

Mais déjà, les portes semblaient vouloir céder sous leurs poussées.

Soudain, IXE-13 entendit d'autres coups de feu...

Des coups de feu qui venaient de l'arrière.

Il se précipita vers la fenêtre.

Il vit un groupe de soldats qui s'avançaient vers la maison.

Le combat était fini, tous se rendaient.

*

IXE-13 lui tendit la main :

- Au revoir, Madeleine...
- Au revoir...
- Vous savez, ça me fait de la peine de vous quitter.
- Vrai ?
- Vous avez été si bonne pour moi... je penserai souvent à vous...
- Moi aussi... vous partez quand pour l'Angleterre ?
- Vu que je commence à marcher... probablement demain... et dans deux jours... je me lancerai dans une nouvelle aventure.
- Avec votre jambe blessée.
- Il le faut bien. On ne choisit pas ses missions. Quels périls, quels dangers vais-je affronter demain ?... Je l'ignore.

Ne manquez pas de lire la suite des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 353^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.